

MARSAN, Jean-Claude, *Montréal en évolution*. Montréal, Fides, 1974. 423 p., ill., index. \$12.95.

Robert Lahaise

Volume 28, Number 3, décembre 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303381ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303381ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lahaise, R. (1974). Review of [MARSAN, Jean-Claude, *Montréal en évolution*. Montréal, Fides, 1974. 423 p., ill., index. \$12.95.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28(3), 439–442. <https://doi.org/10.7202/303381ar>

MARSAN, Jean-Claude. *Montréal en évolution*. Montréal, Fides, 1974, 423 p., ill., index, \$12.95.

Historiens et urbanistes n'avaient guère été choyés jusqu'ici dans le domaine de "l'évolution de l'architecture et de l'environnement montréalais". Des précurseurs, comme Monseigneur Olivier Maurault — dont les monographies ne sont toutefois pas exemptes de nombreuses "approximations" — et Edouard-Zotique Massicotte avaient déjà commencé à œuvrer en ce sens. D'autres, tels Gérard Morisset — à l'"œuvre sympathique" (p. 13) — Ramsay Traquair, Alan Gowans, John Bland ou R. H. Hubbard, avaient tenté de saisir dans son ensemble l'évolution de l'architecture au Québec. Mais personne n'avait osé jusqu'ici s'attaquer de front aux divers aspects — tant historiques qu'architecturaux ou sociologiques — relatifs à la métropole.

La pierre d'achoppement résidait sans doute dans le fait que, comme nous en prévient sans ambages l'auteur: "le caractère global et de synthèse de ce travail réclamait des connaissances d'ordre général dans des domaines variés se rapportant à la ville et à l'architecture" (p. 12). On se doit de reconnaître que Jean-Claude Marsan a réussi ce tour de force dans son magnifique volume, *Montréal en évolution*, qui vient de paraître aux Editions Fides.

Certes, tout n'est-il pas de valeur égale dans ce travail. Depuis la présentation, tant esthétique que technique, en passant par l'introduction jusqu'aux interprétations historiques et aux jugements de valeur, certains points y gagneraient sans doute à être nuancés, ou parfois même, peut-être révisés.

Commençons par cette couverture étrange — style *Mexique* (...) à trois étages, (Arthaud, 1955) — où se superposent de façon sibylline trois bandes triangulaires. S'agit-il de symboliser la division tripartite — par ailleurs excellente — de la chronologie choisie, ou encore des influences française, canadienne et anglaise sur notre environnement? Me remémorant ces lointains souvenirs de professeurs et de manuels s'évertuant à faire dire aux malheureux poètes symbolistes nombre de pieuses âneries qui ne leur avaient sans doute jamais effleuré l'esprit, je ne voudrais surtout pas interpréter ce qui ne s'interprète peut-être pas. Mais il n'en demeure pas moins que, signification ou pas, le contenant s'avère indigne du contenu.

Si on passe maintenant à l'introduction, elle m'apparaît davantage historiographique que véritablement introductive, l'auteur se contentant d'y indiquer les principales sources et études qu'il a utilisées. Tel n'est pas le cas pour la première partie, *La rencontre de l'ancien et du nouveau monde*, qui aurait peut-être dû s'alléger de son exposé géomorphologique, et servir alors d'introduction à ce que l'auteur lui-même considère comme l'objet propre de son travail: les "trois phases: pré-industrielle, industrielle et métropolitaine". Nous aurions alors eu droit à un tout chronologique parfaitement homogène, mais dont la "phase métropolitaine" — faute, sans

doute, d'analyses ou de thèses relatives à son sujet — me semble insuffisamment développée, surtout en comparaison des deux précédentes.

De façon plus importante, une relecture moins hâtive par l'éditeur et par l'auteur aurait permis d'éviter, entre autres:

des coquilles: pp. 37, 73, 227, 278, 281, 322, 333, 343, 344, 368, etc.
des oublis: les montréalais, les européens, les irlandais, New-York, (pp. 10, 23, 30, 167, 190, etc.)

l'explication de certains signes seulement après leur emploi répété:
 p. 51 ‡, etc.

l'emploi indifférent de:

divers systèmes de poids et mesures, (p. 22), etc.

termes insuffisamment expliqués: Square, Place, Carré, (p. 35), etc.

des formulations ardues:

"Au surplus, par rapport à la classe populaire, ils jouissent d'un surplus . . ." (p. 86)

"Contrairement évidemment . . ." (p. 10)

"Cela devait donner lieu à de grands travaux, pour améliorer cette grande voie . . ." (p. 185)

L'emploi du verbe "parler de" dans un texte écrit, (pp. 16, 32, etc.)

des formulations ambiguës:

"le square anglais type est au contraire un espace ouvert, mais intime, fermé sur lui-même . . ." (p. 161) — comme dirait Musset . . .

"selon Jean Hamelin" (p. 73), note l'auteur à propos de statistiques sur l'immigration. Or, Jean Hamelin précisait bien dans *Economie et société en Nouvelle-France* (p. 77), qu'il citait textuellement P.-E. Renaud, *Les origines économiques du Canada*, (p. 284).

dans cette même page 73, Marsan mentionne: "des quelque 65,000 habitants qui peuplent la colonie en 1760, à peine 10,000 sont originaires de France". Or, la Nouvelle-France compte bien quelque 65,000 habitants à la Conquête, et 10,000 immigrants seraient en effet venus de France, mais ceci, sur une période allant de 1608 à 1760. — comme dirait Verlaine . . .: "Car nous voulons la Nuance encor, Pas la Couleur, rien que la nuance!" à propos de James O'Donnell, architecte de l'église Notre-Dame: "rien non plus ne le distingue particulièrement, si ce n'est qu'il produit des plans pour une dizaine d'édifices [. . .] et qu'il est le seul architecte à être élu membre de l'Académie américaine des Beaux-Arts de New-York" (p. 179) — comme dirait . . . Descartes!

des affirmations . . . étranges:

"Pendant plus d'un demi-siècle, de 1641 à 1701, leur objectif [des Iroquois] primordial fut de détruire le pays des Hurons"

(p. 43). Dès 1651, la Huronie comme telle n'est guère plus qu'un souvenir.

"L'excellent historien Faillon..." (p. 47) n'a-t-il pas justement, par son providentialisme outrancier, réussi à endormir dans d'innombrables mièvreries les débuts épiques de Ville-Marie? "Les Jésuites et les Récollets se sont installés, à l'image de leur rivalité, dans les extrémités opposées de la ville" (p. 100). Si rivalité il y eut aux tout débuts de la colonie, elle semble bien devenir totalement inexistante à compter de la fin du XVII^e siècle, et le choix du site de leur installation est beaucoup plus dû au hasard des achats, échanges et dons de terrains qu'à un but prémédité.

Qui est "l'intendant Monrepos" (p. 106) ?

Louisbourg "coûta, au grand désespoir du roi, quelque 30 millions de francs" (p. 79). Ne serait-ce pas plutôt 3 millions, la paternité de cette légende somptuaire devant être attribuée à François-Xavier Garneau ?

J'ai parfois été également étonné par le pragmatisme occasionnel de l'auteur. Ainsi, lorsqu'il décrit: les élévateurs à grains du port, qui "pour ceux qui savent les regarder, sont des pièces merveilleuses d'architecture fonctionnelle" (p. 252), ou qu'il revalorise l'habitation type avec escaliers extérieurs (p. 278), ou encore l'architecture commerciale de la dernière moitié du XIX^e siècle (pp. 238 ss).

Je dois cependant m'empresser de reconnaître que l'auteur agit alors en conformité avec sa — et sans doute "La" — définition de "l'architecture [qui] n'est pas une idée [...], mais] doit être une réponse complète à des besoins 'en situation'" (p. 376). Dans cette optique, il ne s'agit plus alors "que" de s'entendre sur les valeurs esthétiques et fonctionnelles. C'est déjà, certes, tout un programme, mais l'auteur nous indique au moins clairement et honnêtement sa position !

Bref, ces quelques remarques très secondaires ne doivent surtout pas faire oublier la valeur même du volume: dans une véritable encyclopédie historico-sociologico-architecturale (!), l'auteur nous fait vivre au rythme même de son accroissement les quelque trois siècles d'*existence* de Montréal.

Parsemant de joyeux coups de griffe * et d'anecdotes ** son étude,

* "Premier immeuble d'importance à être dessiné par des architectes québécois d'expression française, D'Astous et Pothier, son expression architecturale rappelle les formes chères au grand architecte américain Frank Lloyd Wright. Rien de surprenant à cela, puisque D'Astous fut l'élève de Wright à sa fameuse école du Wisconsin. Cependant, si le maître a eu de nombreux élèves et de nombreux imitateurs, lui seul avait du génie. On le sent péniblement devant le Château-Champlain." (p. 354) Ou encore: "Comme les stations [du métro] citées précédemment ont été dessinées par les architectes des Travaux Publics, cela ne veut pas pour autant dire qu'elles soient toutes médiocres." (p. 360)

** Si notre cathédrale copie la basilique de Saint-Pierre de Rome, on le doit à l'ultramontanisme de Monseigneur Bourget qui voulait ainsi

l'auteur entremêle avec un rare bonheur histoire et urbanisme. On assiste de la sorte aussi bien au clivage économique et racial qui s'incarne dans l'érection d'ilôts pour bien nantis surplombant un ensemble terne et miséreux, qu'à la signification réelle de l'existence de tel quartier ou de tel édifice public. Car chaque place, chaque rue s'anime dans cet essai sur l'environnement montréalais. On ne détruit d'ailleurs pas impunément des quartiers — qu'ils soient chinois, juif ou de Saint-Henri, peu importe — pour les remplacer inconséquemment par d'anonymes gratte-ciel. L'essence même de *la qualité de la vie* — terme si cher à nos récents écologistes — doit d'abord contenir ladite vie si elle espère un jour se qualifier . . .

En terminant, je crois utile de citer l'extrait suivant, où l'auteur me semble bien résumer sa pensée ainsi que l'esprit qui caractérise l'ensemble du volume :

... De même, les transformations sociales et culturelles issues de la Révolution Tranquille, véhicules, d'une part, de bénéfices prometteurs, laissent subsister, d'autre part, des vides inquiétants. Ainsi, à l'exception de l'attachement au quartier comme milieu de vie, rien de très consistant ne semble vouloir remplacer pour le moment la disparition de la paroisse comme base de l'organisation sociale. De même, le rejet de certaines valeurs du passé n'en a pas pour autant engendré de nouvelles, et ce vacuum se trouve souvent mal comblé par de fausses valeurs, telles que l'importance attachée au standard de vie, au statut social, ou la vénération de certaines modes culturelles superficielles, importées principalement des États-Unis. Ceci risque de mener à un conformisme social et culturel stérile, dû à une absence de créativité et d'originalité, dont le style de vie dans nos banlieues porte malheureusement le témoignage. (pp. 338-339)

Département d'histoire
Université du Québec à Montréal

ROBERT LAHAISE